

## IL Y A DES JOURS OU LE CIEL EST SI BLEU...

"Il y a des jours où le ciel est si bleu, si tendu, qu'on a envie d'y planter un clou pour s'y pendre."

*Woyseck. G. Büchner.*

**D**ix heures, nos informations. La brigade fluviale de Paris vient d'arraisonner à la pointe de l'Ile Saint Louis un homme dérivant au fil de l'eau dans une embarcation de bois. L'alerte avait été donnée vers neuf heures par un employé du ministère des finances dont le regard, un instant distrait de ses chiffres, avait accroché la barque sur la Seine. Le naufragé de type méditerranéen et âgé d'une trentaine d'années environ était en état d'hypothermie, signe probable d'une nuit entière passée sur le fleuve. Après avoir reçu les premiers soins par les sapeurs-pompiers, il a été conduit dans les locaux de la préfecture de police pour y être entendu...

**J**'habite du côté où ça fait des nœuds. Je veux dire les nœuds des routes, des autoroutes, des voies rapides et des échangeurs, de l'autre côté du chemin de fer, du côté de la rocade Nord. Je veux dire aussi les nœuds dans le ventre certains soirs, en novembre, quand l'heure d'hiver vous pousse dans les halls sans que le soleil ne se soit levé de la journée. Hier, ce n'était pas le cas. Il faisait beau sur Corbeil. Un temps superbe, même, avec un soleil clair et glacé, et une lumière si douce que les noms des

rues de la cité ne prêtaient pas à sourire. Rue Cézanne, rue Matisse, rues Gauguin, Renoir, Picasso...

La semaine, depuis que je n'ai plus rien à faire, je descends parfois à la bibliothèque où l'on peut rester longtemps plonger dans un livre sans donner l'image du désœuvrement. Le plus souvent, je préfère rester chez moi. Les autres sont au boulot. Ils font tourner le monde qui tourne sans moi. Je regarde par la fenêtre passer les nuages. Ce n'est pas bon d'être dehors à l'heure où les autres travaillent. Hier, c'était différent. C'était dimanche, il faisait beau. Je suis aller me promener. On peut, le dimanche.

Aux Tarterêts, c'est le nom de la cité où je reste, il est facile de se promener. Il y a des arbres et même un bout de campagne en friche, un terrain d'aventure sauvage peuplé du bruit du vent et des voitures sur les routes qu'on ne voit pas. Les arbres de ce coin-là sont comme les gosses. Ils poussent comme ils peuvent, comme ils veulent, sans rien demander à personne, et tout le monde leur fiche la paix. Ils ne se demandent pas pourquoi ils sont là. Ils font leurs racines où le vent a poussé la graine. Au-delà de la friche, on a planté pour de vrai et on a mis une clôture autour des arbres civilisés. Une clôture comme les murs autour des maisons de pierre du centre ville où grandissent les gamins qui sont les fils et les filles de quelqu'un, les bons élèves.

C'est une drôle de cité, les Tarterêts, bâtie à flanc de coteaux au-dessus du fleuve. Plus les immeubles descendent la pente, plus ils se hissent sur leurs fondations - 11 étages au sommet, 15 vers le bas - comme si on avait voulu que tous les toits soient à la même hauteur. Je ne veux voir qu'une seule tête. Ce n'est jamais la mienne...

J'ai parlé des peintres qui donnent leurs noms aux rues. Il faut aussi dire la peinture dont on a recouvert les façades des immeubles. C'est joli, vu de dehors. Rue Matisse, un bloc attend sa couleur. Ses fenêtres sont murées de panneaux de bois comme

des cadres au rebut. Peut-être qu'on le laisse ainsi pour qu'on se souvienne bien comment c'était triste avant. Juste en face, la chapelle se cache avec des faux airs de crèche ou de maternelle. Au sortir de messe, on y cause, sur le trottoir, en groupes d'hommes sonores aux rires antillais. Des enfants noirs jouent sur l'esplanade entre le centre social et la pharmacie. Leurs cris et les claquement du ballon de cuir résonnent entre les tour comme au fond d'un puits. Dans le centre commercial désert, un gosse fait de la musique de ses poings sur les rideaux de fer tirés. Le supermarché s'appelle "Le Mutant". Le gamin n'a qu'une dizaine d'années et, dans le regard, la certitude que les dès sont jetés. Ce doit être lui, le mutant. La nouvelle race des villes, amoureuse des couloirs et des souterrains de faïence.

A deux pas - il suffit de passer Léon Blum -, les chênes s'ennuient derrière le terrain de tennis. Les voix de quelques boulistes à l'apéro dans leur local de planche ne suffisent pas à rendre vivant ce petit bout de forêt encerclé par les boulevards. L'avenue de Général de Gaulle ceinture la campagne, et cela suffit pour que les feuilles de chênes évoquent les casquettes des préfets. Cinq ou six structures d'escalade en bois attendent les enfants absents. Tout à côté, une carcasse calcinée de voiture, souvenir de rodéo, espoir feu de paille de fuite, ouvre son capot où s'accumulent les feuilles mortes. Un peu plus loin, c'est un lampadaire qui gît de tout son long. Les lumières de la ville brisées. Respirez! Soufflez! Quatre flexions et poursuivez en petites foulées. Un parcours du cœur court entre les arbres. Il faisait, beau comme j'ai déjà dit, avec un ciel si bleu et si tendu qu'on avait envie d'y planter un clou pour s'y pendre. J'ai rêvé d'un monde où le cœur ne serait pas seulement un muscle.

Le ciel bleu et le clou, je n'invente pas. C'est une phrase que j'ai entendue un jour dans le théâtre qui ressemble à un moulin, sur les allées Aristide Briand. C'était un nain

qui disait cela. Je me souviens d'une grande toile bleue en fond de scène et d'une poignée de paille dans la main du nain. J'ai oublié le reste. Je ne sais pas quelle farine on moule dans ce théâtre qui ressemble à un moulin. Je ne sais pas à quoi sert le théâtre. Peut-être à mettre quelques mots sur ce qu'on sent, un matin de novembre trop lumineux dans la cité des Tarterêts. Ce matin-là, j'étais un nain dans un monde trop vaste, trop immobile. Je tenais une cigarette entre mes doigts. Un avenir de mégot.

Un avion blanc filait sur Orly. Aux fenêtres des immeubles les paraboles regardaient le Sud. J'ai suivi le regard des paraboles jusqu'au centre de la ville où bat le cœur des dimanches matins.

Passés la gare et la voie de chemin de fer, un autre monde commençait. Allées Aristide Briand, la Maison des jeunes et de la culture, maison pour tous... Le commissariat de police, maison pour nous... La petite église dans son jardinet, derrière ses grilles comme un pavillon de banlieue... Le théâtre comme une usine... On se laisserait bien vivre ici. Le rêve au théâtre, la belote à la M.J.C. Les flics seraient des "sergents de ville" et feraient la bise aux enfants à la sortie des écoles. Le bon dieu un voisin chez qui on irait causer le dimanche entre ami. Quand je vois tous les efforts qu'on fait pour nous, les équipements dans la cité et le centre ville, l'argent que ça doit coûter, quand je vois tout cela, je me dis que ce n'est pas normal de pas se sentir bien. Si je suis honnête, je me rends compte que j'ai tout pour être heureux, par rapport à ceux qui n'ont absolument rien. Et je n'y arrive pas. Ça me fait des nœuds dans l'estomac. Ça me file le bourdon. Les jours où le ciel est si bleu et si tendu qu'on a envie d'y planter un clou pour s'y pendre, j'ai carrément honte.

C'était jour de marché. Tout autour des vieilles halles, la place Roger Salengro grouillait de monde. C'était un monde qui ressemblait un peu à chez moi, si chez moi

voulait encore dire quelque chose. Si chez moi, sur un marché, on avait vendu des gros pull-over et des bonbons des Vosges. Près du square Alfred Jarry, une vieille quincaillerie laissait voir par la vitre un fouillis de bazar plus oriental que celui de la boutique turque, sa voisine. C'est vivre ensemble qui pose parfois problème. Pour le commerce, on s'entend toujours. Le commerce n'a pas d'autre histoire que ses livres de comptes.

C'est quand je me suis mis à penser à l'histoire que la ville a commencé à me paraître étrange. Les maisons de pierre, le grand moulin de brique, les petits ponts de l'Essonne, la porte Saint-Spire et la vieille maison de bois de la rue de la Quarantaine avec ses colombiers, tout avait une histoire. Cette histoire n'était pas la mienne. Elle n'était pas celle de tous ceux qui s'interpellaient d'étal en étal en soufflant sur leurs doigts gourds. C'était une autre histoire comme en connaissent les pierres et les livres qu'on range dans les bibliothèques. C'était l'histoire du temps des moulins de Corbeil et des bateaux qui portaient la farine à Paris par le fleuve. On appelait les bateaux des "corbillats". Je le sais, je l'ai lu. Lors de la grande peste de Paris, on mourrait tant et tant dans la capitale que la place y manquait pour enterrer les morts. Les corbillats ramenaient les cadavres à la campagne. Ils emportaient la farine blanche du pain et de la vie, ils revenaient avec les cadavres sans mémoire de la peste noire. Je le sais. Je l'ai lu.

C'était un beau dimanche de novembre, clair et froid, avec un ciel si bleu, si tendu, qu'on avait envie d'y planter un clou pour s'y pendre. Au milieu de la foule, parmi les miens, parmi tous ceux qui sont d'ailleurs et qui gardent au fond de leur mémoire le souvenir d'autres pierres, même s'ils ne les ont jamais vues, je me suis senti plus étranger que dans la cité sans passé des Tarterêts. J'ai compris pourquoi les enfants préfèrent les

esplanades de béton aux espaces verts des urbanistes. Les arbres vivants, les chants des oiseaux sont trop difficile à apprivoiser.

J'ai regardé le ciel si bleu, si tendu. Pendu, j'étais au clou de mes sales pensées. J'étouffais. Tout se mélangeait. J'ai vu les corbillards remonter la Seine et les trains de banlieue décharger à quai ceux que la ville jette au soir. J'ai vu la foule autour de moi, des hommes, des femmes et des enfants, arrachés à leur mémoire, descendant comme moi de ceux que la ville rejette au ban, éloigne des lumières. J'ai revu l'enfant noir qui frappait de ses poings le rideau de fer du supermarché Mutant, la voiture calcinée et le lampadaire allongé dans les feuilles. J'ai vu les Tarterêts et ses immeubles aux fenêtres étroites comme les casiers d'une morgue. Un joli cimetière fleuri. J'ai cru que j'étais mort. J'étais mort et on ne m'avait rien dit.

J'ai couru jusqu'à la Seine maudissant les théâtres et les livres qui mettent des noms à vos douleurs sans savoir en inventer les remèdes. Sur le parking du port autonome, je me suis appuyé à l'aile d'un camion. Simplement pour reprendre mon souffle, remettre mes idées à l'endroit. Un homme est arrivé en courant. Il criait. Il croyait que j'en voulais à son véhicule. Il a saisi le col de ma veste. Je me suis débattu. Il a reculé. Son pied a buté sur le rail. Je l'ai vu disparaître, en bas. A la seine.

J'aurais dû crier, amener les rameurs. Les voitures filaient sur la berge. Le coteau remontait de l'autre côté du fleuve en vague d'arbres jaunes sur le ciel si bleu, si tendu... Calme. Une barque attendait. Je m'y suis allongé après en avoir dénoué le cordage. Dans mon corbillat, je me suis laissé porté par le fleuve. J'étais bien jusqu'à ce que vous arrêtiez ma course. C'est la première fois que j'arrive si profondément au cœur de Paris sans rencontrer un policier inquiet de mon identité."

**A** la suite de son audition par les inspecteurs de la brigade fluviale, le naufragé de l'Ile Saint-Louis a été admis dans un service spécialisé de l'hôpital Sainte-Anne. L'homme s'accusait du meurtre d'un commerçant de Corbeil-Essonnes-Essonne, qu'il avait, disait-il, poussé à la Seine à l'occasion d'une altercation. Même si ce matin un commerçant de l'Essonne a dû être effectivement secouru après une chute, les policiers ont estimé que leur "Alain Bombard" relevait plus des services des psychiatres que de ceux des juges.

*Banlieues : Au cours d'une conférence de presse commune, les ministres de l'intérieur, de l'intégration, de l'exclusion et des générations ont annoncé le renforcement des contrôles des voies navigables dans le cadre du plan Vigie Casseur.*

Publié par la revue Acte 91. © Dominique Lemaire 1995